



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît, en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la méditation. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

Dans la même collection :

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008
Armand David Mendelsohn, *Milau, terre d'accueil des Juifs*, 2011
Chochana Meyer, *Un chrétien ?*, 2008
Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008
François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010

ISBN : 978-2-296-08790-3

© Orizons, Paris, 2011

Couleur Mirabelle

Du même auteur

Romans :

La Cathédrale (Orizons)

Le Choix des âmes (Anne Carrière)

La Théorie de la petite cloche (Anne Carrière)

Les Nénuphars de Belgrade (La Nuée Bleue)

Contes & histoires :

24 Contes des Antilles (Flammarion jeunesse)

16 Contes de Grande-Bretagne (Flammarion jeunesse)

Léonard de Vinci (Actes Sud junior)

Oscar le renard et l'impala de la savane (Oskar jeunesse)

La Source miraculeuse et autres contes des Caraïbes (Oskar jeunesse)

Ti-Jean et le festin du roi (Nathan)

Essais :

Le Reliquat scintillant : pour une renaissance de la critique littéraire (Nizet)

Les Mystères de Dracula (Le Boulevard)

Récits sportifs :

Le Tour de France dans tous ses états (Le Boulevard)

On n'est amoureux qu'à bicyclette (Le Verger)

Olivier Larizza

Couleur mirabelle

récits

 Orizons

2011

*à mes parents
mes grands-parents
mon frère
ma marraine
& tous les personnages
de mon enfance*

Avant-propos

Sans doute y a-t-il de l'impudeur à raconter son enfance. Sans fard ni prisme fictionnel. L'enfance la plus anodine. L'enfance dans ses hontes et ses naïvetés, ses lâchetés et ses victoires, ses émotions frémissantes et la candeur de l'intime. Ma pudicité explique en grande partie pourquoi j'ai muselé pendant de longues années les textes que je donne à lire ici. Ils sont écrits dans une simplicité à fleur de peau qui m'a quasiment quitté aujourd'hui. Je n'assumais plus cette écriture, si ce n'était cette impudeur. Et puis je pensais que ces fulgurances tirées de mon enfance à Thionville, dans une famille de la classe moyenne arrivée à la sidérurgie lorraine par les voies de l'immigration, n'intéresserait personne par sa grise banalité.

J'avais tort. Ce sont les lecteurs qui m'en ont persuadé. Depuis La théorie de la petite cloche, qu'ils plébiscitèrent lors de sa sortie en 2003, ils me demandent régulièrement, lors des rencontres sur les salons du livre, en bibliothèques et dans les écoles, ou dans les lettres qu'ils m'adressent, d'oser enfin évoquer

ma véritable enfance. La théorie de la petite cloche n'était pas un récit-mosaïque authentique, comme on l'avait alors cru, mais celui d'une enfance fantasmée se déroulant en Bretagne et à la portée que j'espérais universelle. Les critiques eux-mêmes (n'y voyant que du feu) écrivirent dans les journaux que je ne m'étais jamais remis de la mort de mon père, à l'âge de neuf ou dix ans. Cela m'ennuya qu'on publiât des centaines de milliers de fois que mon propre père n'était plus de ce monde. Lui s'en amusait : « Quand tu étais petit, ma chanson préférée était Prendre un enfant par la main ; aujourd'hui c'est I will survive ! » Allusion aussi à sa situation professionnelle, mon père devenu un cadre performant mais placardisé par son entreprise (une multinationale) ; quinze ans de harcèlement moral et de procédure judiciaire dont il sortirait vainqueur mais amer et meurtri. Il était temps que je le revigore là où je l'avais symboliquement tué.

Bien sûr, on écrit toujours en fonction de ses parents (pour ou contre eux). Du moins tant qu'on est un moderne, c'est-à-dire tant qu'ils sont là et qu'ils peuvent vous lire. Ici je rends hommage aux miens, comme à d'autres personnages de ces années-là dont certains sont disparus, comme je rends hommage encore à cette époque : le début des années quatre-vingts. Une époque où le divertissement pouvait avoir de la profondeur et où l'Internet n'existait pas. Internet qui progressivement éradique l'effort de mémoire en permettant de ne plus rien

oublier. En supprimant le droit à l'oubli. Lorsque j'ai commencé de rédiger ces textes, en 2001, nous n'avions que nos souvenirs pour retrouver les héros des dessins animés et des séries qui avaient bercé notre enfance. À présent on les retrouve en pleine action en quelques clics ; sans parler des nouvelles chaînes numériques qui les rediffusent. La brume qui pare et enjolive les silhouettes du passé, trouble l'émotion de telle ou telle réminiscence, se dissipe dans l'écran toujours net de l'ordinateur. Inter-net écrase la distance et refuse l'épaisseur du temps. Je n'aime pas ce présent perpétuel. Je revendique un droit à la nostalgie et au secret.

Sans lui, certains de ces textes n'auraient jamais vu le jour. Je ne suis pas sûr de pouvoir encore tous les écrire aujourd'hui. C'est pour cela aussi qu'ils me semblent avoir de la valeur, comme s'ils étaient l'emblème d'une génération : la génération Goldorak. Ils ont été composés au moment où un tsunami de nostalgie déferlait sur la France. Il touchait les trentenaires et ceux s'approchant de ce seuil qui est celui des choix et des non-retours. J'avais vingt-cinq ou vingt-six ans quand les premières soirées gloubi-boulga eurent lieu, du nom de l'ambroisie dont se gavait Casimir de l'Île aux Enfants, « le pays joyeux des enfants heureux, des monstres gentils » : un peu de douceur orange face à la dureté de notre société. Des soirées où les adolescents se réunissaient pour replonger dans l'univers de leurs tendres années, croquant des fraises tagada tout en visionnant, sur

un écran géant, les aventures de Dick Turpin ou celles d'Ulysse 31. Je n'ai jamais participé à aucune de ces soirées mais j'ai moi aussi été pris, à cet âge-là de transition, par une bouffée de nostalgie toute personnelle qui s'est traduite dans l'écriture : une soixantaine de textes, dont j'ai sélectionné la moitié pour cette publication. Tout ce qu'on lira ici est donc autobiographique ; le vernis de l'écriture n'étant utilisé, très légèrement, que pour préserver les faits du dépérissement, à la manière de celui qui empêche le vieux bois de se gâter.

Bien sûr, il manque beaucoup de choses, nombre de visages et de personnages. Ce livre n'est qu'une biscotte — ou une madeleine. Il a le goût du « citron-grenadine », titre de cette émission que les enfants lorrains regardaient sur RTL, animée par Jean-Luc Bertrand et la sublime Marylène Bergmann. Ça m'a fait tout drôle quand, bien plus tard, ils m'ont invité en tant qu'écrivain sur leur nouvelle antenne. Je corresponds maintenant avec Marylène, nous nous dévoilons des choses de nos vies : a-t-on jamais vu un garçon s'entretenir avec une fée ? Je suis bien de l'autre côté, mon enfance est derrière moi, j'ai tourné la page de ce passé en remettant à jour celles de ce livre.

Olivier Larizza

Le ciel de Thionville

Revenu à Thionville par le train gris-ville, j'ai rendu visite à ma jeunesse d'antan. Mes grands-parents paternels étaient là, autour de la table de la cuisine, dans la même position où je les avais laissés quelques mois auparavant. Le ciel, par la fenêtre, avait la même couleur bleu-roi infusée d'or, mais le pommier japonais penchait un peu plus, son vert fort délicat s'était déjà teinté de pourpre et de rose thé. On a, comme d'habitude, discuté du *bon vieux temps*, des méchants Allemands qu'ils regrettent un peu, de l'usine et des anciennes mines, de Noël qui approche et qui sera heureux. On évoqua aussi, vieux de douze ans déjà, le voyage en Italie, à Rome, dans la famille : les parties de *scopa*, les blagues en patois et la mozzarella qu'on mangeait tous les soirs...

Dans le grenier refait et la chambre d'invités où, plus jeune, en vacances je dormais parfois, on a cherché les traces de cette réalité-là. On a trouvé la petite poupée violette qui veillait sur moi les nuits passées là-bas. On a redécouvert aussi les

collections de timbres oubliées, puis le Vatican de plastique, toute une mémoire en miniature. On l'a branché, et le miracle a eu lieu : ses petits vitraux se sont allumés de rouge et la musique s'est mise en route, comme de minuscules coups de cloche dans l'église du souvenir. Mon cœur s'est serré, puis je me suis apaisé en regardant la tapisserie : je n'avais jamais remarqué à quel point son bleu pâle était déjà si proche de la couleur du ciel...